

## ETUDE DU PHENOMENE MIGRATOIRE INTRA-NATIONAL AU MEXIQUE

Jean-Claude BOLAY\*

### INTRODUCTION

=====

La recherche entreprise en périphérie de la ville de Toluca, capitale de l'Etat de México, située à quelque 60 kilomètres du District Fédéral, cherche à comprendre le rôle que peut exercer une ville d'importance moyenne au sein des mouvements migratoires internes au Mexique, ces derniers liant généralement des régions rurales aux grandes zones métropolitaines.

L'étude sur le terrain s'avère d'un grand intérêt puisque s'y profile une migration intrarégionale dans laquelle les stratégies que les migrants développent se fondent sur des modalités différentes de celles qui guident les déplacements en direction des grandes métropoles nationales.

Ce texte ne présente qu'un aspect du travail réalisé à ce jour. Plus précisément il rend compte d'une série d'entretiens effectués en compagnie d'habitants résidant dans un quartier suburbain de Toluca, la colonie Seminario, ainsi que d'une enquête faite auprès des élèves de l'école secondaire de ce quartier.

### 1. LA COLONIA, UN ESSAI DE DEFINITION

La *colonia*, que l'on traduira en français par colonie, est un quartier urbain. Réalité socio-géographique, elle n'est pas cette représentation qu'aux yeux des personnes qui y demeurent, mais se trouve confirmée par les autorités politiques et administratives.

A Toluca la colonie correspond généralement aux limites d'une section. Qu'en est-il? Rapidement décrit, d'une circonscription administrée par un Conseil de collaboration formé d'habitants du quartier. Sa fonction est de s'entretenir en compagnie des responsables municipaux des tâches publiques à résoudre à l'intérieur de ce territoire. Ce système existe dans tout l'Etat de México, dont Toluca est la capitale, ainsi que dans d'autres Etats de la République mexicaine.

\* Chercheur suisse (Université de Lausanne), attaché au Centro de Estudios Demográficos y Urbanos de El Colegio de México.

Pourquoi "colonie"? A ce jour j'ignore l'origine de cette particularité linguistique. Mais le cas qui m'intéresse plus particulièrement, la colonie Seminario, offre matière à réflexion. Par jeu il est possible de s'arrêter à sa signification première: colonie, colonisation, conquête et colons. Y a-t-il un lien historique entre le XVI<sup>e</sup> siècle de la Nouvelle Espagne et une éventuelle application de cette terminologie aux sites urbains pris de force et remodelés par le conquérant d'outre-Atlantique? Ce qui est certain c'est que l'histoire de la colonie Seminario, semblable dans son déroulement à la majorité des *colonias proletarias* des zones urbaines d'implantation récente au Mexique<sup>1</sup>, pourrait reprendre ce langage à son compte. Ce que fait d'ailleurs la population, puisqu'on se proclame colon de tel quartier (nom de la colonie), comme on s'affirme voisin, au niveau de la rue. Car c'est bien d'une histoire conflictuelle qu'il s'agit. Reprenons le développement de la colonie Seminario dans cette perspective imaginaire.

A l'origine il n'y avait sur ces hautes terres plates qu'une hacienda. Ses terres seront par la suite réparties sous forme *ejidal* entre les deux *pueblos* qui bordaient le grand domaine, San Buenaventura et Calputitlan. En 1952 les anciennes constructions servent à l'établissement du Séminaire catholique de Toluca. Il n'y a, à cette époque, que champs de maïs aux alentours. Selon le recteur de cette institution les premiers établissements humains ont lieu dans le début des années 60. Alors pourquoi parler de conquête? Les *ejidos* sont des terres agricoles que l'Etat remet aux communautés paysannes. Ils ne peuvent être ni vendus ni loués. Ainsi le veut la loi sur la réforme agraire. La croissance des centres urbains est venue remettre en question ces principes propres à une économie rurale. Le développement industriel fit augmenter les sources d'emploi à Toluca dès les années 60 et 70 et attira en masse des immigrants des zones rurales avoisinantes. A l'ouest de la ville se trouvent les bâtiments de l'Université de l'Etat de México. Puis en direction du nord une série de collines passablement élevées, d'un aménagement difficile, et où les autorités municipales interdirent la construction (réglementation très partiellement respectée, à voir la progression des habitations populaires sur les pentes escarpées). Toute la zone nord-est est occupée par de grandes entreprises industrielles. C'est dans la logique des choses que la pression démographique se fasse particulièrement sentir en direction du sud. La ville s'ouvre sur la vallée de Toluca, dans sa portion méridionale. Sur plus de 20 kilomètres ce sont d'immenses étendues planes où se profile le volcan Nevado de Toluca qui limite naturellement la vallée agricole.

Pression démographique signifie spéculation financière sur la valeur des terrains. Les *ejidatarios*, entre la valeur commerciale du maïs et le prix auquel ils pouvaient vendre certaines de leurs parcelles au profit des nouveaux habitants, n'ont pas hésité à se défaire d'une partie de leur domaine.

Science fiction: des paysans à qui l'Etat remet "provisoirement" des terres *ejidales* les vendent illégalement à d'anciens paysans qui, tout aussi illégalement, entreprennent de bâtir de leurs propres mains le logement familial, sans aucun titre de propriété, sans service d'hygiène (ni eau courante ni évacuation d'eaux usées) ni électricité. Des individus s'approprient un espace. Ils vont le transformer par la force de leur volonté (construction de puits, plus rarement de fosses septiques car les champs ne sont pas loin, auto-installation de l'électricité). Le paysage se modifie et vient le moment où la réalité dépasse la fiction. Il ne s'agit plus d'illécites construction dispersées sur un terrain agricole, mais d'une véritable appropriation urbaine sans fondement formel.

## 2. LA COLONIE SEMINARIO

Pourquoi cette colonie? Parce qu'on m'y a poussé, en m'en parlant, en m'intriguant par certains propos. A Toluca c'est un endroit dont on parle, qu'on évoque et que chacun connaît. Les paroles que l'on tient à son propos diffèrent absolument, que l'on soit citadin extérieur à la colonie ou résidant, l'une étant la réplique de l'autre. Habitants d'autres quartiers, des individus insistent sur le manque de services urbains, ni eau, ni égouts, ni électricité et sur le danger que l'on côtoie à s'y aventurer la nuit venue.

Vision pénible d'un quartier que je ne connaissais toujours pas. J'étais partagé entre l'intérêt qu'il représentait dans le cadre de mes préoccupations et certaines réticences que suscitaient en moi les évocations sombres, pessimistes de mes interlocuteurs.

Etrange sensation de parcourir pour la première fois une des rues principales. Celle qui précisément mène au Séminaire. Je regarde de tous côtés, surpris par l'apparente solidité de la plupart des constructions. La rue est de terre battue mais plusieurs maisons ont deux étages, la façade parfois peinte de couleur vive. Des passants dans la rue me suivent du regard. Ce n'est pas la misère crasse, qu'à travers les quelques évocations, je m'étais imaginée. Et, retournement de situation, je lui trouvais presque un air coquet. La vérité, je le saurai au cours des semaines à venir, se situe entre les deux. Toute réalité est inter-

prétée selon le rapport vécu ou fictif qu'un individu ou un groupe social noue avec elle. Pour les personnes extérieures à la colonie, cette dernière représente la négation de toute urbanisation civilisée. Née dans l'illégalité elle s'est développée anarchiquement, au gré des possibilités financières de chaque nouveau résident. Longtemps volontairement ignorée des autorités publiques, elle rassemblait les maux de toute concentration humaine. De plus, phénomène difficilement acceptable, tout cela est visible : ordures dans les rues, machines rouillées vieillissant. . .

Elle est l'antithèse d'un idéal que serait la cité, la flagrante contradiction d'avec la parfaite planification des quartiers de la classe moyenne qui la voient. La critique lit sa ville dans le miroir déformant.

A l'inverse, les colons du Seminario parlent de leur histoire, l'histoire d'une progression. Batailles gagnées dans le passé, le présent n'est que l'attente de luttes nouvelles à poursuivre. Les plus anciens des habitants (avec qui je me suis avant tout entretenu) ont plus de 15 ans de vie dans le quartier, et les récits, dans leur similitude, semblent n'être qu'un. *"Au début nous n'avions qu'une pièce et une petite cuisine dans ce qui est aujourd'hui la toilette. Nous avons construit la maison nous-mêmes ainsi que le puits. Petit à petit nous avons amélioré la maison, suivant nos possibilités"*. Sont mis en avant les acquis, les difficultés mais surtout l'amélioration généralisée des conditions de vie dans la colonie, et cela sous leur propre impulsion. Acteurs, ils se savent les maîtres d'oeuvre et sentent leur responsabilité mais se souviennent aussi du chemin parcouru.

### 3. METHODES ET SOURCES D'INFORMATION

Que voulais-je savoir? Il ne suffit pas d'une exotique curiosité face à ce que peut être une colonie de constitution récente pour y entreprendre une recherche. L'intérêt est le suivant:

✦ A première vue la colonie Seminario est entièrement constituée d'immigrants d'origine rurale, en provenance principalement de l'Etat de México ainsi que, dans une moindre mesure, des Etats avoisinants;

✦ située à l'orée d'une cité d'importance moyenne l'étude d'une telle population devrait permettre de délimiter les avantages que ses habitants y trouvent face à la zone métropolitaine de México D.F. (tout en ne remettant nullement en question le fait que la croissance industrielle de la ville de Toluca soit d'ue avant tout à son intégration à un système économique régional dont le centre se trouve à México D.F.);

▣ Le déplacement d'individus en provenance de zones rurales en direction de la périphérie d'un centre urbain peut se traduire par une coupure dans les occupations économiques des migrants, ou par une évolution dans les sources de revenu. La plupart sont originaires de régions où prédomine une économie agraire. Le mode de production se concentre autour de l'unité de production domestique. La famille élargie se compose des membres qui participent activement à la poursuite de l'exploitation agricole. La contribution personnelle peut se matérialiser sous forme financière ou par un apport de force de travail. L'individu peut demeurer dans la ferme familiale ou vivre ailleurs, de manière permanente ou provisoire. Son appartenance dépendra de sa collaboration<sup>2</sup>. La migration définitive en zone urbaine s'introduit dans cette problématique. Ces individus s'éloignent-ils économiquement de l'unité dont ils proviennent, ou s'agit-il d'une amplification du champ des activités de cette entité familiale d'origine?

▣ L'établissement dans une colonie urbaine rapproche ces immigrants de structures sociales propres aux villes (habitationnelle par l'accès progressif à certains services d'hygiène, alimentaire par l'existence de grandes surfaces de vente, sanitaire par la proximité d'hôpitaux et autres cabinets médicaux, informatifs par la multiplicité des moyens de communication disponibles, éducatifs, récréatifs, etc.). Cette diversification qu'offre l'attraction urbaine transforme et étend les conditions existentielles des migrants. Elle met en question le critère économique de leur éventuelle appartenance à une UPD rurale. Faut-il réellement se limiter à ce caractère ou doit-on réinterpréter cette communauté familiale à travers des variables sociologiques? La question ne pourra pas être résolue à travers ces quelques lignes mais elle mérite d'être posée. Une tendance un peu trop fréquente tend à classer les individus au sein de groupes dont la définition s'éloigne toujours plus des caractéristiques qui les constituent. Paysans face aux ouvriers, monde rural opposé à population urbaine. Les migrants rendent indispensable une appréhension nouvelle, une conceptualisation adéquate.

Toutes ces interrogations prolongent une hypothèse confirmée par des chercheurs de tous bords<sup>3</sup>. Ce sont les individus les plus dynamiques qui émigrent. Je poursuis. Ce seront donc parmi les plus combattifs, marqués par la positivité de cette transformation, venus afin d'améliorer tant leur situation professionnelle que familiale.

Les mêmes questions proviennent également d'une constatation, que les travaux confirmeront. En majorité ces migrants

proviennent des régions rurales de l'Etat de México. Lorsqu'ils sont originaires d'autres Etats, ce sont des zones limitrophes. Les distances entre 40 et 100 kilomètres rendent leur participation aux travaux agricoles toujours envisageable. Qu'en est-il? Quels sont les liens qu'ils ont conservés avec leurs origines et comment évolue l'intégration à l'unité familiale?

Plusieurs sources d'information ont été exploitées afin de répondre à ces questions:

▪ pour une part minime, quelques écrits sur des quartiers de composition sociale proche (en précisant que cet aspect bibliographique reste à approfondir. D'autre part il ne s'agit que de références approximatives, la presque totalité des travaux s'étant intéressée à la ville de México. Aucune recherche n'a été menée à ce jour en ville de Toluca. La dimension des 2 villes est une variable qui intervient dans la possible appropriation des conclusions de ces travaux);

▪ des informateurs extérieurs à la colonie (surtout des fonctionnaires qui, par leurs responsabilités, suivent l'évolution historique de la colonie Seminario);

▪ des informateurs-participants (ce terme ambigu regroupe des individus qui à la fois sont membres de la colonie mais qui, par leurs activités, amassent une information très étendue. Leur situation privilégiée leur permet de s'exprimer sur la colonie et ne pas s'arrêter à leur propre histoire);

▪ les informateurs-acteurs (que forment les habitants de la colonie et qui, s'ils ont occupé des charges publiques, n'ont eu à exercer ces fonctions qu'à des niveaux inférieurs, et ont donc été interrogés sur leur histoire familiale).

Mon souhait était d'accéder à l'information par toutes les voies qui s'offriraient à moi. Sur place mon vœu le plus cher fut, en premier lieu, de pouvoir m'entretenir personnellement avec les individus directement impliqués, soit des habitants de la colonie qui s'y établirent après avoir quitté leurs régions rurales d'origine.

Ces entretiens prolongés se sont généralement déroulés sur plus d'une heure, traitant des circonstances qui poussèrent les familles à se déplacer en ville, des conditions de vie et des sources de revenu avant et après le déplacement, ainsi que des relations affectives et économiques gardées avec la parenté demeurée à la campagne. Une vingtaine de foyers ont été visités.

L'environnement dans lequel ces récits prirent place fut l'objet d'autres discussions, en compagnie d'informateurs extérieurs ou d'informateurs-participants.

S'ajoute à cette forme de relation, une seconde, moins directe, moins approfondie, mais tout aussi intéressante, celle du questionnaire. Sur proposition du Directeur de l'unique école secondaire de la colonie Seminario, j'ai pu, par l'entremise des maîtres de classe, interroger 163 jeunes de 12 à 17 ans sur les thèmes précités. Cette enquête s'est déroulée en février 1983.

Chaque méthode atteint des individus impliqués différemment dans la vie de la colonie. Appliquer des formes d'intervention variées permet avant tout de vérifier constamment le contenu du discours proposé, et de dépasser la pure transcription d'un récit subjectif. Il faut préciser qu'il s'agit d'un essai. Je ne prétends pas, par ce biais, avoir atteint un niveau d'information objective, tout au plus en ressort-il une perception multiple d'une réalité complexe, ce qui peut déjà être perçu comme un pas dans ce sens.

Avant d'en venir au contenu des entretiens réalisés je tiens à préciser la technique de travail utilisée et les circonstances dans lesquelles ils se sont déroulés. Bien que je m'accorde avec W. Cornelius<sup>4</sup> pour reconnaître que l'emploi d'un magnétophone-enregistreur est l'outil le plus fiable quant à la conservation et la reproduction des propos, je dois bien avouer que, tout en y ayant accès, j'ai refusé cet instrument, me limitant volontairement à procéder à des entretiens dont je dirigeais le cours, sans questions formelles préétablies. Je retranscrivais immédiatement le contenu, une fois la conversation terminée. Je suivais les souvenirs qui me restaient en ne m'arrêtant pas uniquement aux détails qui répondaient à la problématique. J'ai cherché à noter l'ensemble de la discussion, les circonstances dans lesquelles elle se déroulait, les impressions que j'en tirais et les questions qu'elle pouvait me suggérer. Pourquoi n'utiliser que la plume lorsque la technique pourrait simplifier et clarifier le procédé? Pour employer un vocabulaire économique je pense important d'évaluer le coût social comme les bénéfices de toute forme d'intervention sociologique. Chacune d'elle est une comptabilité de laquelle on souhaite retirer un profit maximal. Dans mon cas, plusieurs facteurs interviennent en ma faveur ou en ma défaveur, sans d'ailleurs que ce soit forcément clair à la base:

▫ d'abord le fait d'être introduit par une personne très connue dans le quartier, auprès de ses connaissances (augmente la confiance mais peut restreindre le cercle des personnes fréquentées);

▫ venir en tant qu'étudiant, dans une perspective aca-

démique (phénomène connu et accepté au Mexique, fort différent de la présence d'un représentant d'une administration);

▫ se savoir l'étranger peu au fait des coutumes et des façons de faire (le *gringo*, étranger assimilé d'office au Nord-américain, le *güero*, plus ou moins visage-pâle face aux *morenos* comme se définissent les Mexicains)<sup>5</sup>;

▫ être membre d'une certaine classe sociale (un étranger venu d'Europe, boursier, lié à une institution mexicaine de prestige) s'adressant à des individus membres d'une couche socio-économique inférieure de la société mexicaine.

L'un dans l'autre, ayant à interroger ces personnes sur leur propre histoire familiale, j'ai estimé plus avantageux d'offrir à l'entretien un caractère détendu que l'enregistrement sur bande magnétique aurait, selon moi, perturbé.

Il ne s'agit pas d'une opposition fondamentale face à son utilisation mais d'une réserve circonstancielle. Il est toujours dans mon intention d'y avoir recours dans le cadre de réunions communautaires durant lesquelles cette présence ne ferait que s'ajouter à celle des autres membres du quartier, ou alors d'entretien avec des individus auxquels des liens plus personnels me rapprocheraient. Ce n'était pas le cas puisque chaque entretien était à chaque fois une première et unique rencontre.

#### 4. ENTRETIENS

Une présentation de la colonie Seminario s'impose, afin de mieux comprendre par la suite les relations qu'y nouent les habitants entre eux d'une part, avec les autorités dont ils dépendent d'autre part.

La colonie borde le Paseo Tollocan, au sud-ouest de la ville, face à la cité universitaire, sur une distance de près de 800 mètres (voir plans en annexe). Le début de l'expansion se produisit entre cette grande avenue périphérique dont la localisation marquait dans les années 60 la fin de la zone urbaine, et le domaine appartenant au séminaire.

Le mètre carré de terrain s'achetait à cette époque (soit vers 1964-68) aux alentours de 10 pesos. Actuellement selon les commodités dont jouit la surface, cela peut aller de 500-600 pesos à 2 000 voire 3 000 pesos le mètre carré. Mais pour rendre compte plus précisément de la valeur réelle de la terre, et de son augmentation, il faudrait suivre en parallèle l'évolution du coût de la vie. Ce qui est certain

c'est que, pour la totalité des nouveaux résidents, la somme exigée par l'*ejidatario* qui leur vendait la parcelle, dépassait leur possibilité financière. Ainsi s'est établie une pratique de paiement à tempérament: une certaine somme au comptant et le montant restant plus les intérêts par des versements échelonnés. Durant ces premières années aucune planification urbaine ne préexistait, ni rues tracées, ni eau, ni égouts. Les premiers travaux consistaient donc à construire un premier abri, pièce commune dans laquelle allait s'établir l'ensemble des familiers. L'édification de la maison était presque toujours entreprise par le père, aidé le plus souvent par les autres membres de la famille. Autre nécessité première, creuser un puits afin d'être alimenté en eau potable. C'est une explication supplémentaire à l'attrait qu'a pu et que peut toujours représenter le sud de la ville. Non seulement il y a là un terrain plat, mais situé dans la vallée de Toluca il profite de conditions hydrologiques très favorables. Toute cette région était auparavant couverte de nombreux lacs dont peu subsistent, la plupart ayant été asséchés afin de répondre aux besoins en eau de la zone métropolitaine de Mexico D.F. A l'heure actuelle, même dans les zones à l'urbanisation la plus avancée, le souvenir reste présent, chaque patio conserve en son centre le puits aujourd'hui inutilisé. Ces 2 préoccupations résolues, la famille pouvait s'établir réellement, les champs ou une fosse septique pour les besoins naturels et des bougies comme source de lumière. Le pas suivant dans l'amélioration des conditions de vie est le fruit d'une collaboration entre voisins. Lorsque la maison n'est plus une île perdue au milieu des champs de maïs, mais devient part intégrante d'une certaine concentration humaine, la rue, se pose alors le problème de l'évacuation des eaux usées. Les voisins d'une même rue décident en commun l'achat de tuyaux de canalisation, et rassemblant leurs forces, les hommes creusent les tranchées, relient chaque habitation à cet égout domestique. Naissent certains conflits parce que, si désormais la rue n'est plus encombrée par les débris humains, la canalisation n'est pas reliée à un réseau local et déverse les dites eaux loin de la rue, ce qui ne signifie pas obligatoirement loin d'autres habitations.

Les gens ne peuvent concrètement pas vivre isolés, il y a une intégration obligatoire au quartier. Il en est de même pour l'électrification. Etablissement humain hors de toute disposition réglementaire, la Compagnie fédérale d'électricité ne leur fournit pas ses services. C'est à nouveau de manière commune que des voisins régleront la difficulté en installant à partir des lignes électriques les plus proches des connexions reliant les maisons les unes aux autres. Contre *mordida* (morsure, soit le pot-de-vin si

coutumier au Mexique) l'employé de la compagnie électrique fermera les yeux sur la douteuse annexion.

Une reconnaissance *de facto* est venue de la part des autorités dans la seconde moitié des années 70. A cette date l'implantation habitationnelle avait déjà dépassé les limites que marquait le séminaire, au sud et au sud-ouest. En 1973 les premières rues, orès du Paseo Tollocan étaient reliées au réseau électrique. 1978 est également une date importante. Sous l'impulsion d'une dynamique présidente municipale cette même portion du quartier se voyait pourvue en eau courante et les canalisations d'eau usée étaient reliées aux installations communales.

Décision plus récente encore, l'asphaltage des rues. A ce jour deux rues transversales au Paseo Tollocan ont été goudronnées sur une portion restreinte. Il est question d'en faire de même sur l'avenue principale qui traverse du nord au sud la colonie et se rend du Paseo jusqu'à la nouvelle école secondaire, zone de vent par excellence où la poussière tourbillonne, soulève les ordures qui jonchent le sol. Rhumes, toux, bronchites sont des maladies chroniques parmi la population infantile. Déjà afin de prévenir de tels maux ces décisions sont fort salutaires. Mais cela n'est guère facile. Il faut rappeler que le quartier est né de l'arbitraire individuel. Certaines rues sont d'une dimension qui empêche le passage des machines de chantier indispensables. Et ce qui est plus grave, le tracé des artères est souvent sinueux. Chaque habitant a dû s'acquitter d'un montant appréciable pour acquérir son terrain, personne ne veut être dépossédé d'une partie de sa propriété. Et les habitations s'avancent sur la voie (qu'on imaginerait) publique. L'aspect qui soulève le plus de problèmes réside dans le financement de cette réalisation. Accomplie presque exclusivement par un personnel spécialisé, les habitants ne peuvent que peu contribuer par leur force de travail. Les pouvoirs exigent d'eux une participation financière en relation avec la devanture de chaque logement, tant par mètre. Il y a 3 ans il en avait coûté 1 500 pesos le mètre, cette année les habitants qui voient la grande avenue devront déboursier 5 000 pesos le mètre. (Pour donner une idée plus concrète de la dépense le salaire journalier minimal s'établit aux alentours de 400 pesos a Toluca). Il s'agit donc d'une dépense d'importance. Face au coût les avis sont partagés, avant que l'on puisse projeter un tel travail, il faut d'abord recenser la distribution des frais et la majorité des voisins de la rue (50 % + 1) doivent formellement accepter l'asphaltage. A ce moment seulement la procédure démarre.

Mais le progrès ne s'arrête pas à l'infrastructure matérielle, il prend une tournure directement politique. Depuis

1973 la junta municipale (*ayuntamiento municipal*) avait quadrillé la zone urbaine en sections dans chacune desquelles un conseil de collaboration était mis sur pied. Qu'en est-il? Formé de 10 membres titulaires (1 président, 1 secrétaire, 1 trésorier, et 7 représentants) et de 10 remplaçants, élus lors d'une réunion publique par les habitants du secteur, cette assemblée devrait être l'expression civique des difficultés propres à chaque portion du territoire urbain. Cette organisation suit de près la vie politique puisque sa structure se renouvelle tous les 3 ans, en même temps que l'exécutif municipal. Mais la représentation descend à un niveau encore plus restreint. Chaque secteur est divisé en un certain nombre de *manzanas* (pâtés de maisons). Les habitants respectifs nomment à leur tour un chef de *manzana* qui doit être le lien entre les trois échelons: le pâté de maison, la section, et l'autorité municipale. Chacune de ces charges publiques est bénévole et doit être confiée à des citoyens mexicains de moralité irréprochable. La fonction de cette institution serait de transmettre dans un sens les préoccupations des habitants lors de réunions entre le président du conseil de collaboration et les différents chefs de *manzana* de son secteur, propositions communiquées par ce même président de secteur à l'exécutif municipal, lors de rencontres mensuelles. Utilisant cette même voie l'autorité locale ferait savoir les décisions prises.

En 1978 la colonie Seminario est implicitement reconnue politiquement par les autorités. Ce seront d'abord 3 sections, puis 4, peut-être 5 à l'heure actuelle, qui voient le jour et correspondent à une délimitation bien précise. La première section, la plus étendue (et par moi momentanément la mieux connue) comprend 80 *manzanas*, la seconde 22, la troisième 40, et la quatrième, dont les constructions ne se sont édifiées qu'à partir de 1980, 8 *manzanas*. Calculer la population habitant l'ensemble de la colonie est une opération délicate. Le chiffre le plus souvent avancé, à l'intérieur comme à l'extérieur de la colonie, est de 40.000 habitants. Ce chiffre n'a rien d'officiel, il ne provient pas d'un recensement démographique, quoiqu'il semble que cette opération soit en cours, au niveau communal. Il s'agit d'une pure estimation que compliquent encore la diversité des logements et le nombre de personnes qui y vivent. Parfois ce chiffre de 40.000 habitants ne s'applique qu'à la première section, le plus souvent à la totalité. Les 2 sections les plus petites sont d'une approche plus facile. Leurs responsables respectifs déclarent l'un 104 familles, l'autre 204 propriétés. Mais l'oeil de l'Européen se refuse à croire ce chiffre. Le quartier, je l'ai traversé à pied, en long et en large, ce ne sont pas des distances infranchissables. De la dimension

de nombreuses villes suisses de moyenne importance, ce rassemblement humain se réduit en comparaison à un mouchoir de poche; 2 cas voisins justifieraient néanmoins ces chiffres, à première vue exagérés : 2 parcelles attenantes de 200 m<sup>2</sup> chacune, regroupant l'une une famille de 4 membres, l'autre 10 *vecindades* (habitation modeste, commune dans les quartiers populaires mexicains, comprenant généralement, à même le sol, 1 chambre commune et la cuisine. Autour d'un corridor à ciel ouvert sont disposées plusieurs de ces habitations, d'où le nom espagnol de "voisinage"). Si on sait que, selon mes calculs, la moyenne de personnes par logement est d'environ 6 à 7, on se trouve sur 2 superficies identiques, dans un cas avec 4 individus et dans l'autre 60. Or on ne peut se tromper en affirmant que la seconde forme de logement est fréquente dans la colonie. Les problèmes évoqués avec le plus d'insistance n'ont guère évolué avec le temps. La colonie va en s'amplifiant, les mêmes nécessités se prolongent aux nouvelles zones habitées. Ce sont, comme exposé précédemment, d'abord les canalisations d'évacuation des eaux usées, la distribution de l'eau potable, la liaison au réseau d'électricité, l'asphaltage de la totalité des rues principales, mais également l'éclairage public (certainement symbole d'un quartier urbain véritable, d'une sécurité accrue), l'édification d'un poste de police, la construction de plusieurs nouvelles écoles primaires (à ce jour il y a en tout et pour tout 1 jardin d'enfant, 1 école primaire et 1 école secondaire. La scolarisation étant en principe obligatoire, les 6 premières années des études primaires, une bonne partie des enfants de la colonie se rendent dans les écoles situées dans les quartiers voisins).

Plutôt que de reprendre chaque entretien et offrir au lecteur une lassante répétition d'une vingtaine de récits souvent proches, il est préférable d'aborder ces conversations à travers certains thèmes. Nous reprendrons ainsi les questions qui demeuraient en suspens avant que je n'entreprenne cette partie de la recherche. Puis s'y ajouteront les aspects auxquels je n'avais pas songé mais qui sont apparus essentiels à travers l'expérience.

Un petit aparté sur la subjectivité intrinsèque de l'entretien personnalisé. Pour mieux mettre en valeur cette dimension je veux décrire très rapidement mon introduction (plus correct que mon intégration) au quartier. Après avoir exposé mes intentions au recteur du séminaire, celui-ci me mit en relation avec quelques personnes dont il pensait qu'elles pourraient m'aider. Ce n'est donc pas par choix personnel que, durant les premières semaines, je fus plus particulièrement présenté à des habitants de la première

section, mais bien parce que je fus mis en contact avec d'anciens responsables de cette section.

Madame et Monsieur L. sont les personnes sans lesquelles je n'aurais pas pu, pratiquement, mener à bien ces entretiens. Si je fus présenté à eux c'est qu'ils étaient capables de répondre à mes questions. Et si cela était c'est qu'eux-mêmes n'étaient pas n'importe quels habitants. Vivant dans le quartier depuis plus de 15 ans, leurs relations personnelles s'établissent principalement avec des individus venus à cette même époque. Membres actifs du précédent conseil de collaboration, ils sont liés aux éléments les plus entreprenants de la colonie. Venus lorsque le quartier était une simple campagne, ils ont suivi et aidé à son évolution. Les "acteurs historiques", établis au cours des années 60 dans le quartier, ont été les informateurs les plus fréquentés. Leur point de vue reflète naturellement la longue histoire qu'ils ont vécue.

### L'habitation

Chaque logement est un projet. Sa réalisation présente n'est que le signe provisoire d'un rêve en suspens. Les temps de crise économique qui affectent le Mexique depuis plus d'une année ne font que renforcer cette dimension onirique.

Toute insertion dans le quartier suit un déroulement semblable. Régler d'abord l'urgence d'un abri contre le vent et les intempéries (à signaler que Toluca se situe à 2 680 mètres d'altitude, ville la plus élevée du pays, et que la température durant les mois d'hiver descend fréquemment au dessous de zéro degré centigrade). Projeter ensuite dans l'avenir une commodité encore jamais vécue. Les signes sont là, présents, visibles. Des tiges de fer surgissent des fondations et dessinent dans le ciel les chambres futures, le second étage encore inexistant. Et les cours intérieures s'encombrent de matériaux, bois de chantier, gravas, sable, briques rassemblées. Et si, au dire des personnes interrogées, on ne voit pas l'oeuvre se poursuivre, c'est que les temps actuels ne le permettent pas. Tout a augmenté, tout est hors de prix, on attend un avenir meilleur. "*Les briques valaient 600 pesos les mille,*" il montre de la main l'étage supérieur qu'il prévoyait, "*et j'ai été assez bête pour ne pas les acheter. Maintenant elles coûtent 6 000 pesos, et prochainement cela montera certainement à 12 000*". Don M. est maçon, il mange et m'invite à m'asseoir à sa table. Passée la porte de fer de la propriété, on enjambe des pierres, le patio est traversé d'échaffaudages, murs de béton qui sortent de terre. La maison, elle, est d'un seul tenant. D'un côté une grande cuisine, les toilettes au centre, et la pièce où

L'on discute. Murs bleus recouverts d'images saintes et de calendriers. Table, chaises, deux grands lits et comme partout, la télévision et le meuble-radio. "J'ai été militaire 3 ans, puis policier, mais la solde était si basse que j'ai dû quitter ces emplois. Il y a 13 ans j'ai construit la maison". Travail de maçon il s'accorde avec des architectes qui réalisent les plans; lui contracte quelques ouvriers dont il dirigera les travaux. Sur l'armoire il me déniche de longs rouleaux. "Ce sont les plans de notre maison, 40 m<sup>2</sup>, 2 étages, 3 chambres, un salon et 2 salles de bain. Depuis 2 ans je n'ai plus les moyens de continuer. Mais il y a la place pour construire 2 maisons jumelles, la seconde serait pour les enfants". Les premiers murs attendent la suite. "Si je ne peux en venir à bout, mes fils termineront la maison".

Les rues témoignent de la diversité des logements. Plus qu'un reflet de niveau de richesse (cette différenciation existe, elle est toutefois secondaire) la diversité des logements rend compte des années passées dans la colonie. Les maisons les plus anciennes datent d'il y a une quinzaine d'années et les traces de leur début ont disparu. Les murs extérieurs sont recouverts d'un crépis de couleur, les parois intérieures sont peintes, le sol est cimenté, parfois recouvert de catelles. Les plus récentes datent d'il y a 4 ans ou d'hier. Les briques sont nues et le toit de *lámina* (tôle), laisse passer les courants d'air. Leur disposition intérieure répond aux besoins indispensables, manger et dormir. L'oisiveté ne peut encore être concrétisée architecturalement. L'*estancia* (la salle de séjour, si commune dans les habitations mexicaines) n'est pas de mise. Il faudra attendre encore pour que deux fauteuils et un canapé prennent place autour d'une table basse. Pour le moment la télévision est sur une commode que jouxte le lit familial, unique mobilier confortable.

Cette évolution dans le raffinement architectural se marque géographiquement dans le prolongement de la colonie. Près du Paseo Tollocan, là où se sont établis les premiers colons, les rues sont bordées de petites maisonnettes familiales. Le statut économique se distingue, lui, à travers 2 types de construction fort distincts: la *vivienda* et la maison familiale. Cette dernière se transforme, accapare l'espace dont elle dispose et le modifie. La première ne jouit pas de cette échappée, surface limitée au strict nécessaire, sa composition demeure identique à travers les ans.

Dans les zones les plus au sud les maisons se ressentent de leur construction récente. La superficie du terrain dif-

férencie les "riches" des "pauvres". Mais pour toutes ces habitations nouvelles, le temps fait défaut. Murs de brique nus, enceintes inexistantes, portes de bois au lieu d'un portail de fer.

L'édification de la maison est véritablement une affaire de famille. L'arrivée en zone urbaine marque pour celle-ci de nouvelles possibilités de développement. Elles laisseront leurs traces tangibles dans la pierre et le ciment.

### Travaux

Quelles sont les occupations des habitants de la colonie Seminario? La question est d'importance lorsque l'on sait que ces gens proviennent d'une économie rurale, dans leur majorité, et que, d'autre part les offres de travail ont considérablement diminué ces deux dernières années, particulièrement dans l'industrie dont Toluca est un des centres.

Le mode de production domestique qui domine les régions rurales voit l'ensemble des membres d'une unité familiale contribuer personnellement au revenu communautaire. Ce ne sera donc pas tant la localisation de l'individu qui déterminera son appartenance à l'unité familiale, mais sa contribution économique (temps de travail ou participation financière). Dans cette perspective les personnes fréquentées, la plupart établies depuis plus de 10 ans, ayant à leur tour fondé un nouveau foyer, se sont éloignées de leur famille originelle. Du moins économiquement. Culturellement certaines habitudes persistent.

A long terme l'émigration définitive en région urbaine sépare les familles rurales mais certains caractères du mode de production domestique se retrouvent. Principalement l'adaptation aux circonstances extérieures. Chaque récit est une suite d'engagements dont le fil conducteur est l'apport économique qu'ils signifient. On ne progresse guère à l'intérieur d'une spécialisation; on passe plutôt d'un travail à l'autre, tenant compte du revenu et de la sécurité. Ce second aspect est également important. Plusieurs individus rencontrés, ayant dépassé la quarantaine, se retrouvent sans travail. *"Ils cherchent des jeunes de 18 à 25 ans. Plus âgé cela devient très difficile d'être embauché"*. La sécurité que représente le travail ouvrier reste un privilège dont peu profitent. Le recteur dit *"la plupart sont ouvriers"* puis il se reprend *"pas tellement ouvriers dans les fabriques que liés à la vie urbaine par tous les petits travaux qu'elle engendre, gardiens, surveillants, manoeuvres de chantier, laveurs de voitures ou vendeurs ambulants"*. Economie souvent informelle qu'on distingue parfois mal d'un sous-emploi travesti. Ce qui est sûr c'est que les difficultés que les

émigrés ruraux ont pour obtenir des emplois salariés les incitent à s'engager dans des activités provisoires, sans garantie. D'autre part cela peut expliquer la place que prennent les occupations indépendantes: taxi, transporteur, commerçant ambulant, boutiquier.

*"Durant 22 ans mon frère a été camionneur dans une entreprise d'eaux minérales. Une fois par semaine il rentrait à la maison. De cette situation sont nés des problèmes familiaux. Il a abandonné ce poste de travail pour être plus près de ses enfants. A 45 ans il a cherché en vain un emploi stable. Ce fut impossible. Douze heures par jour il travaille maintenant comme chauffeur de taxi indépendant".* Cette mouvance dans l'emploi est à souligner. Une autre histoire familiale faite de changements: lui a maintenant 54 ans et vient d'Almoloya de Juárez, village de la campagne mexicaine. Les parents d'elle, paysans eux aussi, s'établirent à Toluca alors qu'elle était encore enfant. A 12 ans il travaillait sur les chantiers comme aide-maçon, il sera également aide-livreur et exercera d'autres petits travaux jusqu'au moment de son mariage. A cette époque il était poseur-électricien. Jeunes mariés, le couple se rend durant 2 ans en ville de México, lui est ouvrier dans une usine. A leur retour à Toluca ils achètent le terrain dans la colonie et lui obtient un emploi de livreur de boissons gazeuses. Avec l'âge il est obligé d'abandonner ce travail, trop dur: maintenant il est sans travail. *"Je suis prêt à accepter ce qu'on me proposerait, je regarde les annonces dans les journaux".* Mais l'âge empêche l'espoir. Sa femme a tenu 14 ans une petite épicerie dans le quartier, mais a décidé de cesser le négoce il y a un mois:... *"12 heures de présence quotidienne, les prix d'achat augmentent, et les impôts s'additionnent. Le travail ne vaut plus la peine. De plus les gens se rendent au centre pour tous les achats importants".* Depuis 6 mois elle tente d'obtenir l'autorisation d'ouvrir une *tortillería* (fabrication et vente des galettes de maïs, base de l'alimentation traditionnelle mexicaine). Le ministère du commerce s'y oppose. Il y aurait déjà suffisamment de ces commerces dans le quartier. Des 5 enfants, seule la fille aînée, 21 ans, travaille comme infirmière, les plus jeunes poursuivent leurs études, c'est donc elle qui, momentanément, apporte le revenu nécessaire.

Autre caractéristique qui se dégage des récits, la pluralité des contributions au revenu familial. Bien qu'il soit rare que la mère travaille hors de la maison, parfois des parents en partagent l'espace et participent à son entretien.

Elle a 36 ans et vient de Coatepec de Harinas, autre village à l'ouest de l'Etat de México. A 14 ans elle quitte sa famille pour aller travailler en ville de México. Son mari, lui, vient du nord de l'Etat. De part et d'autre les parents cultivent la terre mais eux n'ont plus de lien avec l'agriculture. Tout ce qu'ils mangent ils l'achètent en ville de Toluca. Durant 18 ans il a travaillé comme ouvrier dans une usine de México. Lorsqu'elle a fermé ses portes, il est venu à Toluca. Sur recommandation de son ancien patron, il était engagé dans un grand magasin. Il y fait tout, homme de confiance du directeur. Dans la maison, hormis leurs trois enfants encore en scolarité, vit également la soeur de sa femme. A 21 ans elle tient un stand au marché de Toluca. *"C'est une soeur très sérieuse, qui vit avec nous depuis 6 ans. Elle n'apporte pas d'argent mais tous les jours elle ramène quelque nourriture du marché. Mon mari suit de près les actions offertes dans son magasin, il en profite pour faire les achats"*. Jusqu'à il y a peu vivait aussi un cousin paternel de 27 ans, marchand de tissus. Puis le drame; le dit cousin tombe amoureux de la fille aînée, 16 ans. Ils vivent ailleurs maintenant, la fille, enceinte, a abandonné ses études, et les parents se refusent à leur accorder l'autorisation de mariage. Autre exemple. Doña L. vit sans son époux, avec 6 de ses 7 enfants. Originnaire d'un autre Etat, Aguascalientes, elle travaille durant sa jeunesse dans le commerce que possède un parent. Un peu de secrétariat, un peu de comptabilité, elle vérifie les entrées d'argent et les dépenses. Un frère s'est installé en ville de México, elle le suit et travaille alors dans un atelier de couture. Puis vient le mariage avec un ouvrier d'usine, originaire de Villa Victoria, Etat de México. Après 7 ans de labeur, il doit quitter son poste, l'usine est en faillite. Toute la famille se rend à Toluca où ses frères à lui ont ouvert une entreprise de tapisserie et carrelage. Depuis 5 ans la femme vit dans une maison très modeste de la colonie. Son mari, encore jeune, l'a quittée pour suivre une autre femme. A la suite d'un accident automobile, il ne peut plus subvenir aux besoins de ses enfants.

Alors qu'en est-il de l'économie familiale? Elle a travaillé quelque temps dans un atelier de couture, elle en a été licenciée. Maintenant elle travaille comme lingère pour les voisins plus argentés. Cependant cela ne suffit pas, les enfants aident. La fille aînée a été prise en charge par des parents habitant le nord de la république. Une formation rapide de secrétaire lui permet d'envoyer de l'argent à sa mère et des vêtements aux frères et soeurs tout en poursuivant ses études. Un autre fils, 16 ans, encore à l'école secondaire, profite de son temps libre pour tricoter

sur une machine achetée à tempérament des chandails qui seront vendus dans le quartier. Deux autres fils, de 14 et 12 ans, en dehors de l'école, aident leurs oncles paternels. Les liens affectifs se sont rompus entre mari et femme, mais la famille demeure comme cadre économique.

D'activité proprement agricole, de culture de la terre, très peu. On ne peut rien en déduire pour l'ensemble du quartier (on le verra par les premiers résultats de l'enquête scolaire). Les personnes contactées sont parmi les plus anciennes dans le quartier. Cela peut être une première explication. Egalement à prendre en compte le rapport migration définitive/migration temporaire. Tous ces habitants ont leur racine dans quelque village mexicain. Tous ont des parents qui, à travers les générations, ont travaillé ou possédé une parcelle agricole. Cependant les familles rurales n'ont pas besoin de tous leurs membres afin que se reproduise cette entité. Les émigrés, à long terme, deviennent totalement autonomes de cette structure originelle, ils n'en conservent que certains traits qui imprimeront le caractère de leur propre cellule familiale.

Un cas, cependant, vaut la peine d'être présenté. Il apporte dans son contenu quelques éléments supplémentaires. Don F. vit depuis 8 ans dans la colonie. Ses parents, ses frères, vivent à San Mateo, village du *municipio* de Toluca. Ils y travaillent une parcelle *ejidal* de 5 hectares qu'ils sèment presque exclusivement de maïs. Lui, à près de 50 ans, a suivi ses deux fils aînés, mariés et pères eux aussi; ils travaillent comme nettoyeurs dans un grand centre commercial. Avec 3 autres garçons plus jeunes, tout le monde vit dans une maison très simple, cachée derrière un mur d'*adobe* (argile séché au soleil). Il se dit paysan, participe activement aux travaux du domaine paternel. *"C'est très important car notre récolte de maïs alimente toute la famille. Le surplus on le vend au marché de Toluca ou à San Mateo. Tout cela dépend des années"*. Toute la famille participe aux travaux de la ferme, les enfants en fin de semaine, et les plus âgés lorsque le temps le leur permet. Si cela leur est impossible, ils donnent de l'argent.

Les parents de sa femme possèdent également un terrain montagneux de 6 hectares à Temascaltepec. Ce terrain éloigné est cultivé selon les années par un des membres de la famille. Cette année, lui a pris la responsabilité d'y planter des pommes de terre. Mais c'est un paysan du village qui prend soin de la récolte. Contre le travail ce dernier recevra la moitié de la récolte (travailler *a medias*, à moitié). *"Beaucoup de familles de la colonie ont conservé leur parcelle au village, mais ils sont très peu à se*

déplacer pour la travailler. La plupart la font travailler a medias, quelques uns la louent contre argent, mais c'est plur rare".

Mais que fait cet homme dans la colonie? Connu, il a été pour la seconde fois nommé chef de *manzana*. Cet homme a été ouvrier de nombreuses années, a travaillé également dans les chantiers publics. "Les terres ne sont pas irriguées, elles demandent peu de présence humaine. Lorsque c'est nécessaire je loue un chauffeur et son tracteur. Il exécute le travail en une journée, c'est donc possible d'avoir un autre emploi". Il ne serait là que pour se rapprocher de ses enfants. Notre deuxième rencontre m'en apprend un peu plus. Le monde urbain est celui de la capitalisations des avoirs. A Ciudad Hidalgo où il était ouvrier, il a acheté puis revendu du terrain. Petit homme d'affaire de stature régionale il ne s'est pas arrêté à ces transactions. Il a par la suite investi ses gains dans cette colonie en pleine ascension. Il possédait une *tortillería* qu'il veut maintenant installer dans le quartier, malgré le refus de la corporation qui n'y voit que concurrence. Il possède un commerce semblable dans un quartier avoisinant. "L'argent il faut l'investir pour que cela rapporte. Je prête 2,3, 5.000 pesos à 10% d'intérêt mensuel; lorsque les gens sont pauvres je ne demande que 5%, d'autres exigent davantage. Qu'est-ce que 20% d'intérêt annuel qu'offre un carnet d'épargne, jamais je ne mettrai de l'argent à la banque. Avec l'argent gagné en le prêtant on peut acheter du bétail, des chevaux, des porcs".

Plus réel déjà le personnage. Le paysan se double d'un usurier et d'un commerçant pour qui la vie urbaine multiplie les occasions de s'enrichir.

Mais ce capitalisme primaire n'est pas le seul point à retenir de l'installation urbaine. Plus fondamental en ce qui concerne les relations qu'établissent les migrants avec l'économie agraire, ce récit met en avant une dimension qui donne peut-être toute sa spécificité aux migrations régionales, celle de la distance géographique qui unit ou sépare le producteur de son outil de travail, la terre. Sa double vie de paysan et commerçant est possible grâce à la proximité de la ferme parentale. La médiation envisagée dans l'exploitation des terres de son épouse s'explique aussi par leur éloignement. Elles ne peuvent être travaillées personnellement, un arrangement est donc conclu avec un paysan local. La distance déterminera le mode social d'exploitation de la terre.

Plus globalement un modèle provisoire pourrait être établi. Une migration à l'intérieur d'un espace régional (qui pourrait être les 40 à 80 kilomètres à l'ouest de Toluca) permet un établissement progressif des nouveaux arrivants au sein de l'économie urbaine. Les risques que comporte cette

transition sont réduits par la toujours possible réintégration à l'économie rurale originelle.

L'attachement à la vie rurale, s'il ne représente plus une variable économique de premier plan, perdure cependant à travers les habitudes et les modes de faire. Je pense surtout à l'alimentation. Les habitations sont conçues de manière à permettre la continuation de traditions rurales. Souvent les cours intérieures font office de basse-cour: poules, canards, dindons, pintades (d'origine pré-hispanique), lapins, cochons parfois. Entre les gravas de maisons en construction une vieille femme fait paître quelques moutons. Le régime alimentaire s'enrichit de protéines animales. Source de revenu supplémentaire, les gens vendent parfois la volaille aux voisins. Après m'être longuement entretenu avec une femme, celle-ci cherche à me vendre un pigeon.

Autre habitude campagnarde, de nombreuses familles achètent le maïs aux paysans. Les épis sont mis à sécher sur les toits. Au cours de l'année, quotidiennement, les femmes écrasent les grains et préparent les *tortillas*. C'est ce qui se passe chez Don L. Homme sec, nerveux, la cinquantaine, il n'a pas de temps à perdre. Fils de paysans de Temascaltepec il dit ne plus travailler la terre depuis son arrivée dans la colonie il y a 15 ans. Avec ses 12 enfants, tous mariés, il occupe presque une rue entière. Son travail, vendre et acheter tout ce qui est commercialisable: autos, terrains, maisons, sable, etc. "*Maïs d'où vient cette quantité de maïs?*" "*Je l'achète aux paysans, son prix est beaucoup plus bas qu'au marché, et avec cela la famille peut se nourrir pendant une année*", répond-il. Pour ne pas quitter le maïs et les *tortillas*, il faut évoquer un dernier trait d'origine rurale. Presque toutes les maisons possèdent leur patio. Bien que la cuisine soit intégrée à la disposition intérieure, presque toutes les cours ont un âtre. Quelques pierres, une plaque de métal, tous les matins les femmes y mettent le feu et préparent dans leurs mains les *tortillas* de la journée qu'elles font rôtir sur la braise.

Ces quelques points pour mettre en évidence la transition par laquelle s'effectue l'insertion au monde urbain. Les migrants adoptent les commodités de la ville mais aménagent leur temps et leur espace selon certaines modalités rurales.

#### Motivations

A la question de savoir ce qui a poussé les migrants à quitter leurs terres pour venir s'établir en ville, toutes les personnes interrogées évoquent invariablement l'éducation de leurs enfants. Il semble<sup>6</sup> que certaines recherches menées dans les zones rurales de l'Etat de México confirmeraient la crédibilité de telle argumentation. Très souvent l'enseignement

en zone rurale est considéré par les instituteurs comme une relégation. On est loin du modèle prédominant en Europe (du moins en France comme en Suisse) du maître d'école, autorité morale respectée dans le village. Au Mexique l'enseignant vit rarement là où il donne ses cours, il préférera la capitale ou le centre régional, au prix de déplacements quotidiens. Deux critiques sont exprimées par les nouveaux arrivants face aux écoles rurales: d'une part la structure scolaire est insuffisante. Souvent il n'est possible pour l'enfant de suivre que les 6 premières années d'enseignement primaire, les collèges secondaires sont rares. D'autre part ils reprochent aux enseignants leur absentéisme et leur apathie face aux élèves.

Mais une question demeure, comment s'explique l'absence de motivations proprement économiques? Ils ne parlent ni des conditions de vie rurale qui les auraient décidés à quitter leur terre (conditions déterminantes au dire des spécialistes<sup>7</sup>), ni de l'attraction réelle ou imaginaire que peuvent susciter les centres urbains industrialisés. De tout cela pas un mot.

Don J. me répète ce que j'ai déjà entendu à maintes reprises. Lui est originaire du Michoacán, Etat voisin, sa femme de Ixtapán del Oro, village tout proche de cette frontière. Je lui demande explicitement si les conditions économiques les ont incités à quitter cette campagne. "*Pas du tout*", répond-il, "*la terre est très fertile dans la région, il faut reconnaître que les parcelles sont de dimension très réduite et qu'il est difficile d'augmenter la production. Mais si les gens partent ce n'est pas à cause de la pauvreté, c'est pour permettre à leurs enfants d'étudier*". Eux-mêmes, parents de 9 enfants, disent avoir suivi ce raisonnement; 5 filles sont mariées à Toluca, les 2 aînés ont émigré à New-York et les 2 enfants plus jeunes vivent en famille et poursuivent qui sa scolarité qui une formation professionnelle.

Mon analyse à ce propos est la suivante. Si les conditions économiques, occupationnelles, ne sont jamais avancées comme arguments à la migration, c'est que leur détermination est omniprésente. Depuis très longtemps l'unique labour paysan ne permet pas à une famille nombreuse de survivre. Il est donc de tradition, qu'à travers les générations, les jeunes se déplacent à la recherche d'emplois afin d'aider financièrement à l'exploitation familiale. Habituel également que certains quittent définitivement le domaine, allégeant ainsi le rapport hommes/terre. Cette situation n'est donc pas nouvelle. Les personnes interrogées ne la taisent pas, leur récit est tout fait de ces innombrables déplacements

géographiques et professionnels. Ils n'en parlent pas, de la même manière qu'on n'évoque pas des situations connues de tous. Le poids de l'éducation, par contre, est un phénomène neuf. Alors que dans les temps passés l'économie nationale avait surtout besoin de main-d'oeuvre, de force de travail, les circonstances ont changé. La modernisation implique la formation et la spécialisation. Il faut pouvoir offrir plus qu'une paire de bras. Un métier, des papiers, un diplôme, deviennent l'unique moyen pour accéder avec sécurité au monde du travail. Et cette exigence se fait encore plus pressante dans les moments de crise économique généralisée.

### La vie politique, la vie civique

Le quartier, par son histoire, a eu et continue à avoir des rapports constants avec les autorités politiques. Ces relations s'établissent sur des bases propres au système politique mexicain d'une part, aux conditions intrinsèques de la colonie Seminario d'autre part.

Comment mieux introduire ce propos que par la scène du député. La colonie Seminario est rattachée à un district politique de l'Etat de México. Le député de cette circonscription a été nommé il y a peu président municipal de Toluca, en cours de mandat, le titulaire de cette charge ayant été lui nommé député fédéral. Ce fut donc le substitut qui accéda à la représentation politique. Et pour se faire mieux connaître de ses électeurs, il organisa diverses réunions publiques, notamment une dans chaque secteur de la colonie Seminario.

Nous arrivons, le président de la section et quelques retardataires au lieu de la réunion. Dans une cour est rassemblée une cinquantaine de personnes: beaucoup de femmes, quelques petits enfants courent entre les jambes, deux ou trois vieilles personnes assises, des hommes. Une table vide et quatre chaises sont disposées. Les membres du conseil de collaboration attendent en retrait les invités. Tous sont vêtus simplement, en habits de travail, le visage marqué, ils patientent sans fébrilité. Arrivent trois longues automobiles sur la rue de terre. Un homme d'une quarantaine d'années, grand, soigné, complet-veston et cravate. Il entre, un large sourire figé et salue personnellement chacun des individus présents. Le suivent trois hommes, même distinction et une femme.

Tous s'installent derrière la table et saluent le président de section. Vient les présentations, le député prend la parole, exprime la joie qu'il a d'être parmi les habitants de cette colonie. Président local du Parti

Révolutionnaire Institutionnel, vice-président, secrétaire, architecte, ingénieur, tous les accompagnants sont de brillants universitaires (au sujet de l'us et de l'abus des titres universitaires dans la vie publique mexicaine, voir la critique tonique et cinglante qu'en fait Gabriel Zaid<sup>8</sup>).

*"Je ne suis pas là pour recueillir vos suffrages comme il ya un an et demi, je suis parmi vous à l'écoute de vos problèmes, prêt à vous informer de ce que les autorités ont fait et feront encore".* Parole passée au public, moment de silence, et le président de secteur intervient. Les besoins sont toujours identiques. *"L'Etat peut vous aider en mettant à votre disposition le matériel, les autorités municipales apporteront l'aide technique. Mais l'important est que tout prenne place dans la planification urbaine que les autorités locales ont projetée. Le temps qui nous reste est court mais tout ce qui peut être mis en oeuvre le sera".* Un membre du conseil de collaboration indique que les mêmes demandes ont été transmises au président municipal, sans réponse. Le président local du parti propose ses bons services. Le député trouve l'idée excellente et propose d'une voix enthousiaste qu'on l'applaudisse. L'assemblée s'accomplit et tape poliment dans les mains.

Le tout dure une trentaine de minutes, les officiels se retirent et la petite foule se disperse.

Qu'en est-il du pouvoir politique lorsque le parti qui dirige les destinées locales, régionales et nationales du Mexique envoie ses représentants s'entretenir avec la population? Le système politique mexicain est dominé par un parti populiste dont la suprématie ne peut que très difficilement être mise en question. Ce pouvoir s'appuie sur un appareil juridique qui empêche pratiquement une diversification de la représentation politique. (Il faudrait nuancer cette affirmation car un parti d'opposition, le Parti d'Action Nationale est récemment sorti victorieux dans plusieurs élections locales d'importance. Néanmoins le fondement du système tend vers le pouvoir absolu).

Plus subtil mais plus efficace, le parti, par sa toute puissance politique et administrative, peut offrir à l'électorat de substantielles contreparties. Un délégué politique ne vient pas offrir des promesses aux habitants d'une colonie "prolétarienne". Le parti est au pouvoir, et ce pouvoir c'est l'administration, la loi, et l'argent, facteurs sans lesquels les maux dont pâtissent le quartier et ses habitants jamais ne seront résolus. Le parti vient réaffirmer sa puissance en exposant publiquement sa générosité. Il ne s'agit pas pour les habitants de revendiquer un droit que l'iniquité

leur aurait refusé mais d'accepter la bienveillance dont on nous entoure. Paternalisme, sûrement, clientélisme sans aucun doute, mais réalisme fondé de la part des citoyens. Ou alors on décide de transformer ces exigences en clameurs publiques, cherchant appui dans des groupes d'opposition. La cause serait belle, elle se mue cependant en idéalisme. Ou enfin, on réagit en évaluant les clauses en jeu. Appui électoral, participation aux manifestations de soutien, disponibilité personnelle, se voient récompensés concrètement. Impressions partielles mais cent fois répétées de ce qui pourrait être défini comme "l'autoritarisme démocratique du pouvoir politique mexicain".

Daniel Cosío Villegas résumait parfaitement cet état de chose, je cite: "*De toute manière, le Mexicain, de ce qui peut être vu, a fini par croire que l'indépendance de critère est tombé en désuétude. Sans compter qu'une longue expérience non démentie jusqu'à maintenant lui enseigne que la sujétion est beaucoup plus lucrative que l'indépendance*"<sup>9</sup>.

Cette relation de dépendance face à la toute puissance politique se transcrit dans une mentalité que reproduisent les expressions linguistiques. Cette extrapolation peut paraître hâtive, mais elle révèle un système de valeur propre aux habitants où transparaissent les modalités selon lesquelles la vie sociale peut s'organiser.

Trois exemples: à ma venue, comme à celle de toute autre personne dont la présence est irrégulière ou inattendue, on s'exclame toujours *¡Qué milagro!* (quel miracle!). La formule n'est pas exclusive du quartier, elle est très commune dans le langage parlé au Mexique. On se permettra de mettre l'accent sur le contenu religieux qui s'en dégage. Une présence, c'est un événement, et ce dernier est dû à des forces supérieures qu'on se plaît à reconnaître. L'interlocuteur entre dans une perspective fataliste dans laquelle l'interférence est considérée comme un don ou une épreuve. L'individu ne décide pas, il n'intervient pas, il subit un phénomène qui le dépasse.

Autre exemple, à la question d'usage *¡Qué tal?* (comment ça va?) la réponse, dans la colonie Seminario est invariablement *aquí, nomás* (ici, sans plus). A nouveau la formulation est un mexicanisme que n'ont pas inventé les habitants de la colonie. Cependant son utilisation est ici un automatisme. L'expression renforce une relation de verticalité sous-tendant l'individu dans ce cadre donné. Vivre dans la colonie est une condition existentielle dont parlent avec fierté ceux qui la vivent. Ils savent qu'elle est dûe à l'accumulation de leurs efforts, mais ils connaissent également les bases précaires

qui la fondent. Tout aussi claire sa relativité, on peut vivre moins bien mais beaucoup d'autres jouissent de situations privilégiées. Elle ne correspond pas à un standard de vie urbain, socialement elle ne peut être valorisée.

Dernier exemple: *gracias a Dios* (grâce à Dieu). L'expression remplit la bouche des personnes interrogées. Subrepticement elles la glissent dans la conversation, hors de tout propos strictement religieux ou providentiel. Chaque histoire familiale est une longue et pénible progression. Moments de doute qu'il a fallu supporter puis dépasser. Chaque progrès atteint est ponctué d'un *gracias a Dios*. Les efforts personnels passent au second plan, les circonstances environnantes s'estompent. Ce qui a poids est le côté providentiel de tout événement.

L'attitude de la population n'est nullement passive. Loin de là. Elle dénote simplement les fins que ces gens se donnent, les moyens pour les atteindre, et le cadre dans lequel se situe l'action.

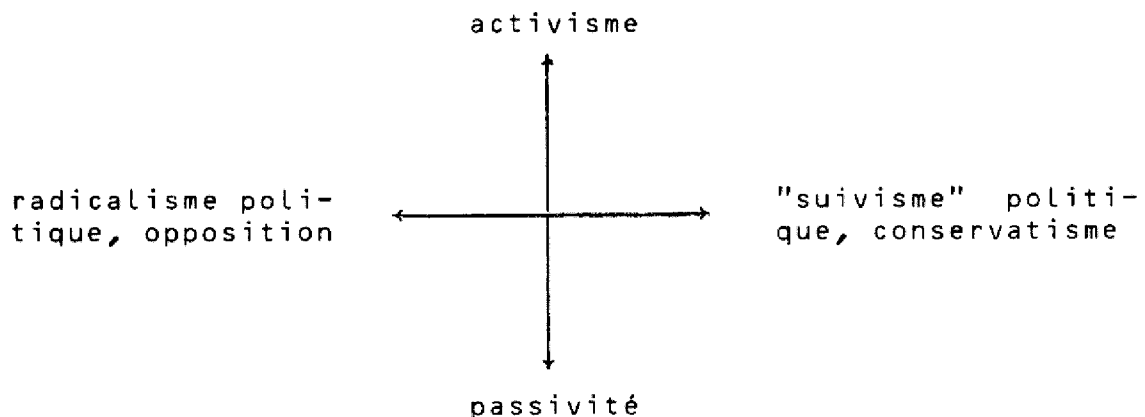
Objet d'un débat souvent mal posé, les conséquences sur le comportement politique de l'immigration urbaine peuvent donner lieu à un rapide commentaire. Le rêve de certains chercheurs (suivre par exemple les propos de Glancio Art Dillon Soares<sup>10</sup>) serait que l'établissement en zone urbaine d'immigrés d'origine rurale tendrait à les déplacer plus à gauche sur l'échiquier politique. Aucune étude de terrain n'appuie cette idée<sup>11</sup>, elle relève d'une pure thématique idéologique. Il faut redistribuer les cartes mises en jeu, et la colonie Seminario peut nous y aider.

Présenter le système politique mexicain dans son monolithisme inattaquable nous amènerait rapidement à l'évocation d'un peuple dominé et sans ressort face à un pouvoir despotique et profiteur. Erreur complète. Se mêlent des objectifs parfois contradictoires mais liés, les intérêts de l'appareil d'Etat face aux intérêts de groupes sociaux divers. Le cas des migrants illustre parfaitement cette relation conflictuelle et passionnée. Pour imaginer l'affaire, que souhaitent les habitants de la colonie Seminario, un changement de régime? nullement; modifier leurs conditions d'existence? de toute évidence. En lieu et place de s'interroger sur l'influence des migrations sur les choix politiques, il serait plus adéquat de questionner le comportement politique (ce substantif pris dans sa définition la plus physique, quelles activités sont engendrées à partir du changement migratoire, sur la base de quelle énergie). N'en déplaisent aux idéologues, ces individus ne se rapprochent pas des mouvements de "gauche", ou mieux encore, entre le pouvoir établi, quelque soit son idéologie, et des mouvements oppositionnels, c'est

vers le premier que se rapprocheront ces nouveaux citadins.

Ce qui par contre m'apparaît comme la grande caractéristique à souligner c'est que la migration provoque une plus grande dépense en énergie politique, un véritable activisme social, politique, civique (comme il plaira).

Je propose le schéma suivant:



Sur un axe vertical l'attitude concrète face aux préoccupations socio-politiques. Celle-ci dépendra des conditions existentielles, des besoins à repourvoir.

Sur un axe horizontal, l'attachement à une idéologie sera résultante du cadre politique prévalant, des forces en présence et des "règles du jeu".

Les migrants mexicains en zone suburbaine tendent à se rapprocher de l'unique force politique qui peut pratiquement et positivement modifier leurs conditions de vie, soit le PRI, ses représentants locaux, l'administration communale. Pour ce faire ils développeront un comportement social actif afin de privilégier la cause qu'ils défendent. La situation présente dans un des secteurs de la colonie argumente cette hypothèse. Un premier conseil de collaboration agit avec très grande efficacité de 1978 à fin 1981. Collaboration étroite avec les autorités locales, c'est durant cette époque que l'infrastructure du quartier débute. Une plaque commémore la mise en service du réseau d'eau potable. A l'intérieur de la colonie de grandes campagnes de propagande ont promu la propreté. Chaque dimanche un camion de la voirie était requis, les habitants se groupaient et nettoyaient les rues. Aujourd'hui il ne reste que les slogans peints sur les murs. Les détrit

encombrent à nouveau les chaussées. Que s'est-il passé? Changement de responsables. Début 1982 une nouvelle équipe prend en main les destinées du conseil de collaboration. Les anciens membres se disent déçus de l'indolence, indifférence qui n'aboutit à aucune amélioration concrète depuis 15 mois. Afin de remédier à cette fâcheuse situation, certains anciens membres s'organisent en comité sectoriel du PRI, astucieuse manière de renouer, par la bande, avec les autorités politiques et administratives dont tout dépend.

## 5. L'ENQUÊTE SCOLAIRE

Les entretiens personnalisés, par leur nombre restreint, ne permettent pas de rendre compte de la totalité des éléments de la complexe situation propre à une colonie récente. Ils sont indispensables, et pour moi matériel privilégié, car ils offrent, par l'histoire familiale, les similitudes et variations des expériences vécues. L'approche graduelle sensibilise l'intervenant extérieur à la richesse humaine dont se compose le quartier. Cependant la procédure peut également induire en erreur. Les personnes interrogées font partie d'un tissu de relations interpersonnelles. Il faut s'en dégager et trouver d'autres formes pour confirmer, vérifier ou atténuer certaines observations.

Afin de mettre en question les premiers résultats obtenus au cours des entretiens, une enquête par questionnaire fut proposée à 163 élèves de l'unique école secondaire établie dans la colonie, jeunes gens et jeunes filles âgés de 12 à 17 ans.

Cette enquête n'est pas sans quelques points faibles, son interprétation ne se fera qu'en relation avec les autres sources d'information. D'une part parce que les 3 années du cycle secondaire ne sont pas obligatoires, nous n'y trouvons pas une représentativité exhaustive de la population du quartier.

D'autre part l'école se situe à une extrémité géographique de la colonie; s'y rendent avant tout les jeunes des rues avoisinantes. D'autres écoles de quartiers proches accueillent des élèves en provenance de la colonie Seminario. Ceci dit les résultats valent néanmoins la peine d'être examinés.

Je suggère quelques résultats, liés de préférence aux hypothèses de départ et à l'information contenue dans les entretiens.

Des 163 jeunes interrogés, 132 vivent dans les limites de la colonie Seminario, et 31 dans les environs proches. Je m'attacherai avant tout à ce premier groupe endogène.

La grande majorité, 102 sur 132 jeunes, vivent dans le logement, accompagné uniquement de leurs parents et frères et soeurs. Un type de famille plus extensive, qu'on ne retrouve que dans 24 cas et que l'on lierait facilement à l'économie rurale domestique, laisse place à la famille cellulaire. Preuve en est que la moyenne est de 6,48 personnes par logement, la fratrie (sans compter les parents) s'élève, elle, à 6,62 individus. Il y a donc une relation déperditive entre la composition biologique de la famille et sa représentation habitationnelle. On aurait pu s'attendre à un rapport inverse, le transfert migratoire amplifiant la composition familiale à de proches parents. A préciser que cette limite ne se reflète pas obligatoirement sur le plan économique.

L'origine des habitants de la colonie reproduit dans ses grandes lignes les zones d'expulsion démographiques internes à l'Etat, telles qu'elles avaient été définies lors d'un précédent rapport (voir carte en annexe). Une nuance de poids cependant, puisque 40% des familles résidaient dans un autre quartier de la ville de Toluca avant de s'établir dans la colonie. Cette étape transitoire a été évoquée lors de certains entretiens. Cela semble toucher un nombre important de familles; il reste à éclaircir ce déplacement tardif à l'intérieur de la zone urbaine. Mis à part cet incident inattendu ce sont effectivement les régions rurales situées à l'ouest de l'Etat de México qui recouvrent la majorité des lieux de provenance.

Question travail, les occupations paternelles avant leur installation en zone urbaine se signalent par leur grande diversité. L'agriculture est évoquée par plus du quart des élèves. Importance du labour ouvrier (20%), ce qui peut laisser entendre que le changement est d'abord professionnel avant de s'inscrire géographiquement, importance également des métiers du transport et des emplois du secteur public. Suivent les métiers du bâtiment, mécanique, petit commerce. Du total seuls 15% déclarent une double occupation.

Le passage à la ville diminue d'une manière draconienne le nombre des paysans, seuls 7 élèves présentent leur père dans cette catégorie. Prudence, on verra par la suite que nombreux sont ceux qui possèdent encore une parcelle agricole. Toutefois ce travail peut ne pas être ressenti comme une occupation professionnelle (surtout dans le cas où cette possession agraire entre dans le revenu sans que le père le travaille directement). Cette modification profite au secteur industriel (plus du quart sont ouvriers) et au petit commerce (15%). Autre changement; on évoque très rarement une double activité.

Du côté des mères les cas d'abstention, avant comme après la migration, sont très élevés, près du quart du total. Pour beaucoup le contexte fait pencher vers une activité ménagère peu valorisée, quoiqu'il ne puisse être vérifié.

Cette activité domestique concerne plus de 60% des réponses. Et cette proportion ne varie pas avec la venue dans la colonie. Un certain étonnement, on aurait pu imaginer une place plus importante du travail féminin rémunéré. Ce qui est plausible, les entretiens nous le suggèrent, c'est que le revenu féminin est le fruit d'activités à temps partiel ou temporaire. Elles auraient été effacées face à la présence ménagère quotidienne.

La possession d'une surface agricole concerne 43% des familles interrogées. Cette proportion est énorme puisque lors des entretiens, un seul parmi les "acteurs historiques" demeurait lié économiquement au travail agricole. Lorsqu'on sait que 50% de ces familles sont établies dans la colonie depuis moins de 8 ans, on peut émettre, et cela sera vérifié, que cette relation directe avec l'économie rurale tend à s'affaiblir au cours des années du séjour urbain. Pour un nombre relativement important le travail agricole contribue au revenu global (directement par des membres de la cellule familiale pour près de la moitié, par le travail de parents ou de métayers pour le reste). Autre contribution au budget, la participation des fils et filles. Que ce soit sous une forme financière ou en temps de travail, cet apport touche 85% des familles.

Les propres élèves de l'école secondaire sont parfois directement impliqués puisque près de 25% d'entre eux travaillent régulièrement en-dehors de leur temps d'étude.

## CONCLUSION

=====

Ces premiers entretiens ainsi que l'enquête scolaire se rejoignent sur plusieurs plans.

L'origine des habitants de la colonie Seminario reflète les zones d'expulsion démographique telles qu'elles avaient été définies lors du précédent rapport. Les zones rurales à l'ouest de l'Etat de México représentent les régions particulièrement touchées par le phénomène. Ce sont ces mêmes régions qui ont été définies officiellement comme économiquement et socialement marginalisées (*coordinación general del plan nacional de zonas deprimidas y grupos marginados*, voir la carte en annexe<sup>12</sup>). Il y aurait là une situation objec-

tive qui inciterait la population rurale à délaisser le village et l'exploitation agricole, et cela bien que les immigrants ne l'évoquent pas.

L'intérêt que revêt l'origine géographique des habitants de la colonie est dû à la proximité. Migration avant tout régionale elle permettrait une intégration progressive à l'économie urbaine et diminuerait les risques qu'engendre ce transfert. Le phénomène reste à vérifier mais laisse sous entendre que l'éloignement des activités agricoles se produit progressivement au cours des années, une certaine stabilité socio-économique étant obtenue en milieu urbain.

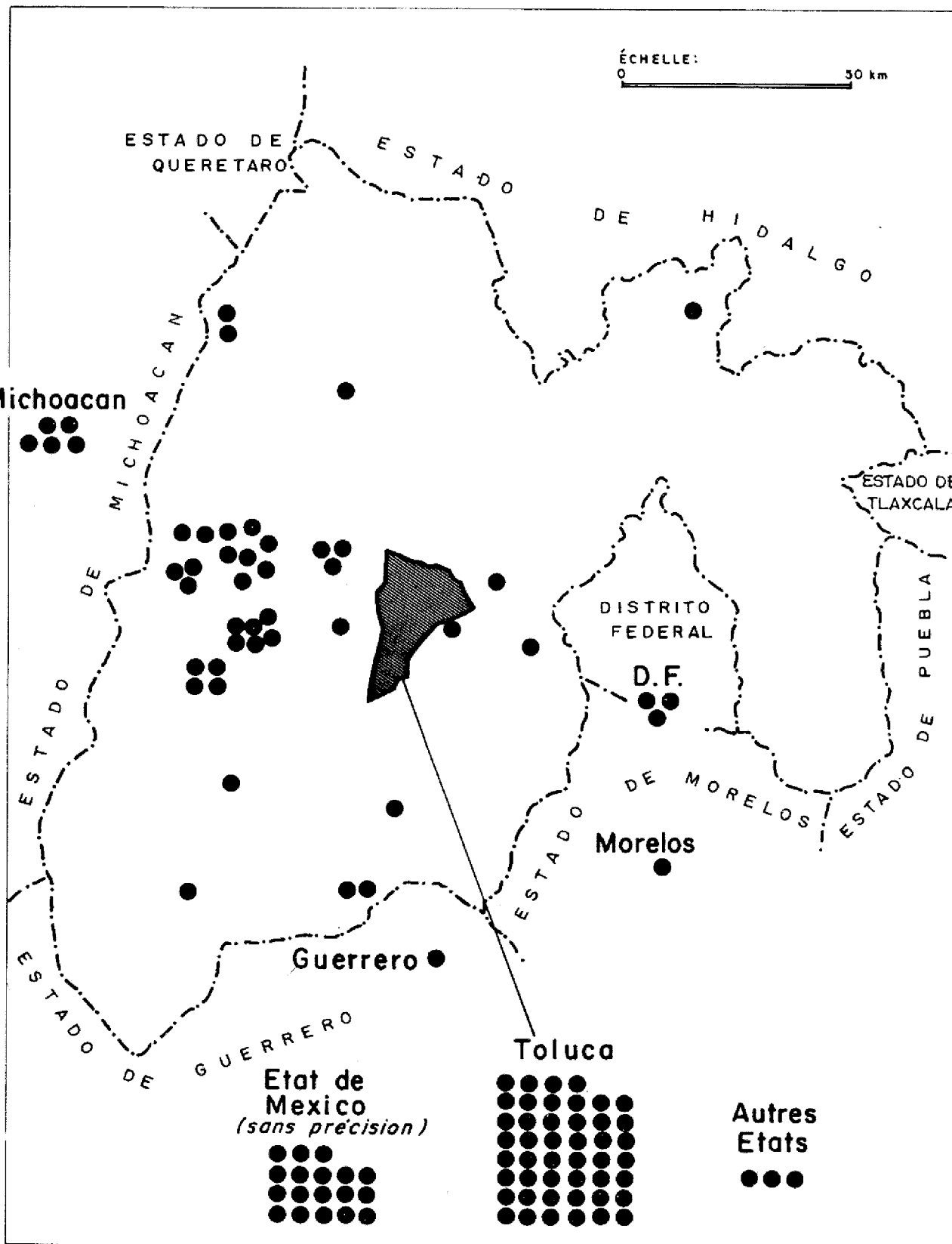
Une certaine identité également quant aux occupations professionnelles, une importance relative du secteur ouvrier (relative car au vu de l'importance industrielle de la région de Toluca, cette participation pouvait être beaucoup plus élevée), mais surtout la prédominance de travaux inscrits dans la croissance urbaine, secteur des services sans qualification, du petit commerce indépendant, des transports, du bâtiment).

Les résultats divergent quelque peu en ce qui concerne la place qu'accaparent les activités agricoles dans la constitution du revenu familial. Une explication provisoire peut être avancée: les personnes interrogées personnellement sont en majorité des colons de longue date; leurs liens avec l'économie agraire se seraient estompés. L'enquête scolaire aborde des immigrants établis tout au long des 15 dernières années. Leur attachement à la terre serait dû à une présence urbaine plus récente.

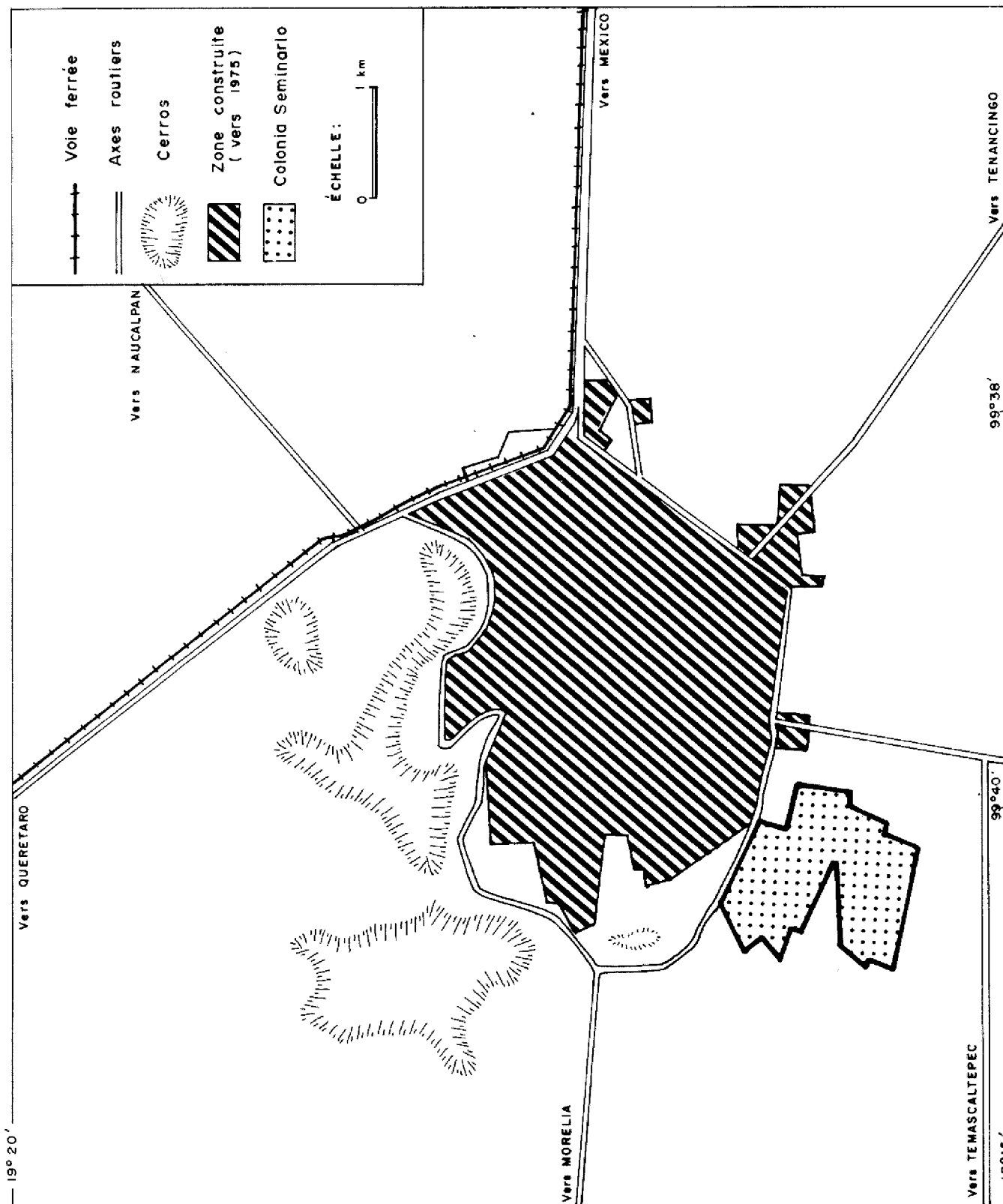
#### NOTES

1. Wayne A. CORNELIUS, *Los inmigrantes pobres en la ciudad de México y la política*, Ed. Fondo de Cultura Económica, México 1980.
2. Angel PALERM, "Antropólogos y campesinos, los límites del capitalismo", *in Antropología y marxismo*, Ed. Nueva Imagen, México 1980.
3. John Kenneth GALBRAITH, *Théorie de la pauvreté de masse*, Ed. Gallimard, Paris 1979.





ORIGINE GÉOGRAPHIQUE DES HABITANTS DE LA COLONIE SEMINARIO SELON ENQUÊTE SCOLAIRE ( Chaque point correspond à une famille ) -



- COLONIA SEMINARIO : LOCALISATION DANS LA VILLE DE TOLUCA -